

Hommage

Dans la carrière de ce tempérament résolu, on chercherait en vain les demi-mesures, les zones grises, les esquives ou le recours à la langue de bois. Il faisait partie d'une génération et d'une époque qui parlaient et agissaient nettement. Engagé dans la Grande guerre, dont il est revenu blessé et avec le grade de lieutenant, il devait, quelques années plus tard, forger sa détermination légendaire dans un long calvaire de défaites électorales perdues au niveau fédéral à plusieurs reprises, perdues à plusieurs reprises au niveau provincial, perdues au niveau municipal—donc, ça forge une détermination—avant d'entrer en cette Chambre, où il fut réélu 12 fois.

Tout d'une pièce comme l'était John Diefenbaker, il ne faut pas s'étonner si les jugements qu'on a commencé à porter sur lui tranchent dans le vif, avec une égale ardeur, dans un sens comme dans l'autre. Sa carrière d'avocat populiste et les rejets qu'il avait subis l'ont rendu sensible au sort des démunis et des travailleurs. Par exemple, il a ouvert la voie à l'adoption des politiques fédérales d'assurance-maladie.

La même générosité s'est manifestée dans la promulgation des déclarations canadiennes des droits. Et, dès 1961, il condamna l'apartheid. Mais les francophones se rappelleront aussi qu'il fut un farouche adversaire du bilinguisme. Et qui peut oublier le combat qu'il a livré contre l'adoption d'un drapeau canadien?

Son attachement à l'Angleterre se doublait aussi, pour le moins, d'une tiédeur embarrassante envers nos voisins américains. Mais surtout, il a constamment refusé aux Québécois de les reconnaître comme un peuple fondateur, allant même jusqu'à répudier tout caractère distinctif du Québec. Malheureusement, nous savons qu'il a fait école et que, 32 ans après la défaite de son gouvernement, la répudiation de la notion du peuple québécois se situe encore au cœur des convictions du gouvernement actuel.

La balle est ainsi renvoyée dans le camp des Québécois qui doivent maintenant exprimer leur volonté politique. Mais quoi qu'on puisse dire, personne ne pourra accuser ce vieux lutteur qu'était John Diefenbaker d'avoir fui les combats essentiels. Il parlait du pays, de la langue et du peuple qu'il portait dans son cœur.

Dans le débat qui vient, il différerait bien sûr d'opinion avec les souverainistes québécois. Il serait certainement un adversaire redoutable, mais je crois qu'il comprendrait que d'autres soient, comme lui, mus par la passion de leur identité, de la préservation de leur langue et de l'exercice de leur choix de peuple.

[Traduction]

Oui, il était un vaillant combattant. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il aimerait beaucoup vivre à notre époque. Il serait certainement engagé à fond dans le débat depuis le début. Il se porterait assurément à la défense du Canada comme il le conçoit, mais il comprendrait que beaucoup de Québécois se battent pour le Québec tel qu'ils l'envisagent.

• (1520)

M. Preston Manning (Calgary-Sud-Ouest, Réf.): Monsieur le Président, je tiens à me joindre aux autres députés qui ont honoré la

mémoire de John Diefenbaker à l'occasion du 100^e anniversaire de sa naissance.

Le premier ministre et d'autres orateurs ont aujourd'hui décrit John Diefenbaker comme un populiste des Prairies, comme un homme fidèle aux simples citoyens qui cherchent à exprimer leurs espoirs, leurs craintes et leurs rêves dans la politique et les débats d'intérêt public.

Lorsque j'étais étudiant, j'ai un jour assisté à un grand rassemblement au cours duquel John Diefenbaker a pris la parole, à l'auditorium Jubilee d'Edmonton. La salle était comble et il ne restait plus de place sinon aux tables des journalistes, sur la plate-forme, derrière l'orateur. J'ai donc pris mon calepin et je me suis fait passer pour un journaliste. Je me suis retrouvé à une vingtaine de pieds derrière lui, qui s'adressait à environ 5 000 personnes entassées dans une salle pouvant en contenir 3 500.

Fidèle à ses habitudes, il avait devant lui une imposante liasse de papiers. Pendant les dix premières minutes, il a simplement tourné les pages, effleurant l'un après l'autre les divers sujets et jugeant l'intérêt de l'auditoire. Au bout de dix minutes, il savait à quoi s'en tenir sur les préoccupations et les aspirations de l'auditoire.

Ce n'est alors qu'il prit le ton qu'il adoptait devant les grands auditoires, traitant carrément de leurs préoccupations et de leurs aspirations avec une exactitude et une vigueur défiant l'imagination. Il avait un don spécial pour prendre très rapidement le pouls d'un auditoire et se mettre aussitôt en prise directe sur les espoirs et les appréhensions de ses concitoyens.

Comme populiste des Prairies, John Diefenbaker figure sur une liste exclusive de personnalités appartenant à des partis très divers, dont F.W.G. Halutain, le dernier grand premier ministre des Territoires du Nord-Ouest, John Bracken et Henry Wiseworth, des progressistes, William Aberhart, J.S. Woodsworth et Tommy Douglas. Ce qui distingue John Diefenbaker, c'est qu'il est le seul populiste des Prairies à être devenu premier ministre du Canada dans notre siècle.

Comme nous tous, il avait ses faiblesses et ses points forts. Il comptait non seulement des admirateurs et des partisans, mais aussi des détracteurs. Sur un point, en tout cas, on ne saurait le prendre en défaut: son amour du Canada et son engagement à l'égard du Canada, «un seul Canada», comme il aimait à le répéter.

Au nom de mes collègues réformistes, des habitants de la Saskatchewan et des centaines de milliers de Canadiens qui ont aimé l'homme ou l'ont détesté, mais n'ont jamais été indifférents, je rends hommage à John Diefenbaker et à son engagement envers un Canada uni, à l'occasion du 100^e anniversaire de sa naissance.

M. Gordon Kirkby (Prince-Albert—Churchill River, Lib.): Monsieur le Président, aujourd'hui, le 18 septembre 1995, nous célébrons le centième anniversaire de la naissance du très honorable John George Diefenbaker.

M. Diefenbaker a représenté la ville de Prince Albert et la région avoisinante à la Chambre des communes de 1953 à 1979 et a été élu 13 fois à notre honorable Chambre. Il est devenu le treizième premier ministre du Canada le 21 juin 1957, fonction qu'il a assumée jusqu'au 21 avril 1963.